

Tisser le monde

Quels sont les fils avec lesquels l'artiste Deborah Fischer tisse le monde? Ils sont eux-mêmes le produit de photographies prises aux quatre coins de notre planète qu'elle déconstruit afin de les retravailler à l'aide de son métier à tisser des traces mnésiques qui les traduit en nouvelles formes et couleurs. Expérience esthétique fort singulière de transmutation d'un matériau en un autre. Mais, il serait faux de réduire ici la photographie en un support à partir duquel l'œuvre se construit. Il s'agit d'une métamorphose inouïe qui n'est pas synonyme d'une simple transformation parce qu'elle garde du premier matériau son essence, ici l'errance dans des villes, ses couleurs et ses parfums dans une esthétique des correspondances que les images photographiques livraient d'emblée mais sous une forme qui restait pour l'artiste inaccomplie. Cependant, il n'y aurait pas d'œuvre aboutie, celle que nous avons devant nos yeux sans ces milliers de photographies. Autrement dit, la photographie est là, présente à la fois en tant qu'inspiratrice et puissance de détournement afin de rendre l'acuité des expériences existentielles vécues. Il lui faut donc transmuter en d'autres formes et matériaux le contenu de toutes ces images. Ce que Deborah Fischer nomme "tisser des photographies." En effet, les bandes de tissu qui composent la plupart de ses œuvres sont faites de réappropriation de photos par des effets à la fois de grossissement et de fondu qui imitent l'apparence d'un tissu. Effet de trompe-l'œil pour le regardeur hâtif qui ne prendrait pas le temps de s'approcher des œuvres et resterait extérieur à l'essentiel de ce qui s'y noue.

Sur le plan plastique, il est question de rassembler des éléments initialement distincts, voire épars et de nature différente pour les faire entrer dans une même composition qui va donner à l'œuvre sa raison d'être et son unité. Toutes sortes de choses hétéroclites perçues lors des nombreux voyages, anodines ou plus significatives mais qui finiraient dans l'oubli s'il n'y avait ce travail de collection et de remémoration au cours duquel le temps se spatialise et l'espace gagne en profondeur temporel. Enregistrer des images dans un appareil de photos, les accumuler puis les décomposer en éléments qui retravaillés forment une trame sont autant d'expériences temporelles fortes dont l'œuvre se fait l'écho. En ce sens, regarder « Mattancherry » est à la fois se perdre dans un espace faussement ordonné aux couleurs chatoyantes et saisir des vibrations de moments fugaces mais comme retenus dans une même surface qui les condense tout en les ouvrant à toutes sortes de possibles. Rien n'est clos ni définitif. Il faut aller voir et revoir et jamais on ne verra le même lieu dans un temps immobile. A chaque regardeur, cette expérience secrète de l'imprévisible nouveauté des choses. De la fugacité des choses et de leur nécessaire retenue qui n'abolit pas cette fugacité. Il en est de même pour celui ou celle qui s'avancera voir la mer « Dans la ville, il y a le mer ». Plus il se rapprochera de l'œuvre, plus il sera pris dans cet entrelacs indivis de matériau que rien ne prédisposait à une rencontre et qui, ici, donnent à la toile son harmonie aussi douce qu'étrange, dégageant une poésie saisissante. Le temps y est tissé avec une infinie délicatesse, passant du sombre au clair, du dense au translucide, des

siècles antérieurs aux instants quasi insaisissables, de la pure dentelle mais comme démentie par des rubans photographiques qui attestent que le "ça a été" est bien toujours là. Rien n'est définitivement perdu. Pas même la fragilité la plus invisible et vulnérable. Que veut dire tisser, au sens symbolique du terme? Dans un texte célèbre du Politique, Platon compare la politique à l'art du tissage. Cette métaphore utilisée comme paradigme de la politique rappelle que c'est l'art d'associer des éléments de valeurs différentes, des fils aux couleurs diverses, pour composer un tout porteur d'une unité. Ainsi l'art politique est-il l'art d'entrelacer des différences, l'art de produire une forme d'ensemble avec des éléments distincts mais liés les uns aux autres. Ce que l'Etranger nomme l'art du tissage : "Tisser, c'est en somme faire un entrelacement." Ici, le tissage est le paradigme de la cité. Qu'est-ce qui, dans ces toiles de Deborah Fischer, fait écho au tissage platonicien? Les villes parcourues ont laissé aussi chez l'artiste des mémoires de visages, regards, postures, qui participent à la fois de l'expérience du voyage et de l'aventure artistique. Les villes sont, par excellence, des lieux de rencontres où les disparités saisissent le voyageur qui ne peut éviter de s'interroger. Comment résumer en une unité un tel jeu de différences? Les œuvres de Deborah Fischer travaillent de l'intérieur ces dissonances sans jamais désirer les réduire en une unité que serait l'œuvre achevée mais préservant en leur sein tensions et inquiétudes rencontrées. L'équilibre est sans cesse menacé, en porte à faux. « L'Arachnée » tisse et détisse, invente une forme et s'effiloche. Difficile, peut-être impossible, d'imaginer son travail régulier et achevé. Quant aux œuvres utilisant la pierre, leur déséquilibre est frappant pour certaines. Un simple mouvement pourrait leur être fatal, malgré la robustesse des matériaux. D'autres affirment avec force leur hiatus qui les constitue.

Tout est affaire d'un juste déséquilibre, d'une parfaite disproportion. Ainsi vont les villes, bruyantes et discrètes, accueillantes et renfermées, guerrières et pacifiées, agressives et bienfaitantes. On y entend toutes sortes de « Murmures » qu'aucun logos ne pourra jamais réduire à une seule voix. Ainsi va le monde, divisé et recomposé, instable et ordonné. Infiniment métissé.

Fait à Paris, le 2 juillet 2017

Isabelle Frandon